Document généré le 28 avr. 2024 22:37

Jeu
Revue de théâtre

Un exercice de mouvement
Brèves de comptoir

Élizabeth Leroux

Numéro 94 (1), 2000

URI : https://id.erudit.org/iderudit/25821ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Leroux, É. (2000). Compte rendu de [Un exercice de mouvement : *Brèves de comptoir*]. *Jeu*, (94), 46–49.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ÉLIZABETH LEROUX

Un exercice de mouvement

Brèves de comptoir

PICOLLAGE DE TEXTES D'APRÈS L'ŒUVRE DE JEAN-MARIE GOURIO, D'APRÈS UNE IDÉE ORIGINALE DE CARL BÉCHARD. MISE EN SCÈNE : JEAN-STÉPHANE ROY, ASSISTÉ DE BRIGITTE TURBIDE ; DÉCORS : STEVE GAGNÉ ; COSTUMES : NADIA BELLEFEUILLE ; ÉCLAIRAGES : MARTIN LABRECQUE ; MUSIQUE : STÉPHANE GIROUARD ; CHORÉGRAPHIE : LOUISE LUSSIER. AVEC PATRICK BROSSEAU, PATRICE DUBOIS, ALEXANDRE GAGNÉ, CLAUDE GAGNON, MARIKA LHOUMEAU ET ANNIE SAINT-PIERRE. PRODUCTION DU GROUPE AUDUBON, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE DU MAURIER DU MONUMENT-NATIONAL DU 7 AU 25 SEPTEMBRE 1999.

Il y a un double intérêt à ce spectacle. En effet, les *Brèves de comptoir* sont le fruit de l'adaptation d'un texte qui, en plus de n'être pas initialement destiné au théâtre, présente, comme nous le verrons, un style particulièrement étonnant lorsque porté à la scène. Peut-on qualifier d'ordinaire une pièce qui n'a ni héros ni intrigue ? Le Groupe Audubon est, lui aussi, reconnu pour être original. Avec des spectacles comme *Et Vian ! dans la gueule...* et *Ceci n'est pas un Schmürz*, ce sextuor créé en 1994 avait déjà su nous surprendre (comme en témoigne le Masque de la Révélation de l'année qui leur a été attribué en 1998).

Brèves de comptoir, de Jean-Marie Gourio. Groupe Audubon, 1999. Photo : Steve Simard.

Que sont les *Brèves de comptoir* ?

Les *Brèves de comptoir* de Jean-Marie Gourio offrent aux lecteurs, depuis dix ans[1], un divertissement littéraire inusité. Pas de temporalité définie, pas d'espace, pas de personnage, pas d'histoire, seulement un rassemblement de phrases recueillies au fil des conversations avinées de buveurs attardés dans quelques estaminets de banlieue. Ces paroles sont le reflet d'émotions et d'attitudes passagères : angoisse, frustration, effronterie, curiosité, ou simple bonheur. Ce sont des phrases lancées au hasard, dictées par l'inconscient, sans but, mais qui, imprimées ou jouées sur scène, prennent un sens qu'on ne leur soupçonnait pas ; ces mots sans importance deviennent des vérités transcendantes, des maximes philosophiques, des condensés de réalité, des éclats de nature humaine, parfois comiques, parfois absurdes, parfois tragiques.

C'est de cette richesse, de cette variété sans prétention que le texte tire sa popularité. Nul besoin d'intrigues inextricables, de déductions socratiques. Seulement quelques phrases malléables que l'on peut parcourir selon son humeur, au fil des pages que l'on tourne et retourne sans craindre de rompre le fil d'une histoire qui, de toute façon, est absente. On survole, on se laisse accrocher et, au détour d'un commentaire anodin qui a peut-être jailli au cours d'une conversation insipide, on croit apercevoir le sens de la vie. Cependant, cette diversité rend l'adaptation des *Brèves de comptoir* périlleuse, car ces phrases n'ont qu'un seul point commun : elles ont été prononcées au-dessus d'un comptoir, dans une atmosphère détendue par l'alcool. Elles sont

1. Trois tomes sont parus chez Gallimard, coll. « Folio ».

indépendantes les unes des autres, et présentées comme telles par Gourio, qui n'a jamais tenté de les ordonner pour leur faire signifier quelque chose. Comment faire un spectacle continu avec ces éclats de voix destinés à être parcourus en désordre, à temps perdu ?

Pour Audubon, le défi était de taille. Comment respecter l'esprit du texte ? Comment garder l'attention du spectateur au fil de phrases qui n'offrent pas d'elles-mêmes une progression, une histoire ? À ces questions, le metteur en scène et les concepteurs ont apporté deux réponses : décor mouvant, voix et rythme stimulants.

Comptoirs voyageurs

Sur le plan scénographique, il fallait évoquer les multiples emplacements d'où sont issues *les Brèves*... Or, comment, tout en restant dans un bar, changer de bar très

fréquemment, sans dépenser des fortunes en carton-pâte et panneaux de bois ? Ce problème a été résolu par une trouvaille ingénieuse : durant tout le spectacle, on n'observe pas le même bistrot, mais bien plusieurs bistrots différents, grâce à trois sections de comptoir en arc-de-cercle qui roulent sur la scène, se meuvent, arpentant les planches, nous emmenant vers des univers nouveaux, mais pourtant tous un peu semblables.

Les mouvements des éléments du décor présentent plusieurs avantages. D'une part, chaque interlude permet une transition, autant sur le plan de l'espace que sur celui du temps. Est-ce une minute qui s'est écoulée, ou deux ans ? Nous trouvons-nous dans un bistrot, un bougnat, un terminus de gare ? Peu importe, puisque tous ces cafés se doivent seulement d'exister, d'abriter des conversations, et non pas de se démarquer, ni d'être identifiés à une époque ou à un pays. Les espaces représentés sont donc de toute évidence différents aux yeux du spectateur, mais anonymes. Cette transformation continuelle des lieux a également l'avantage d'empêcher le spectacteur de s'attendre à retrouver les mêmes personnages d'un endroit à l'autre, ce qui facilite, en les rendant plus naturels, les changements de personnage des comédiens entre les scènes.

D'autre part, le mouvement des comptoirs permet de rythmer la représentation qui, autrement, aurait pu, malgré le talent des membres du Groupe Audubon, se transformer en une longue lecture énumérative et lassante. L'alternance des silences, meublés par les « chorégraphies » de comptoirs, et des paroles donne de l'allant au spectacle. La présence de ces trois bouts de comptoirs massifs, à la fois imposants et légers, mobiles et solides, enrichit l'esthétique du spectacle. Elle permet d'ailleurs de nombreuses prouesses de jeu, les personnages ayant la possibilité de se percher dessus, de courir autour d'eux, de se dissimuler derrière leurs parois. De plus, à certains moments, les comptoirs participent au jeu, créant des tableaux symboliques, comme lors de ce monologue désespéré où une femme, racontant son désarroi, se voit écrasée inexorablement entre deux comptoirs.

Prosodie vigoureuse

Audubon a misé non seulement sur le mouvement des comptoirs, mais également sur le travail vocal des comédiens qui contribue à créer un environnement sonore dynamique. La variété des styles d'élocution utilisés par la troupe est évidente. Les mots fusent en rafale, en cascade, tantôt prononcés par un, tantôt par les six, tantôt scandés, tantôt martelés. Les monologues plus classiques, articulés selon la prosodie normale du langage, alternent avec des exercices de style sur la répartie et le rythme qui étonnent et intéressent. La vitesse d'élocution est souvent surprenante et force l'écoute attentive. La coordination des comédiens est impressionnante, et donne aux mots une force considérable. Le ton est parfois péremptoire, dénué d'émotion, et ces moments impersonnels permettent de rehausser les instants plus émouvants des monologues. Il est intéressant de constater que, dans le recueil, les phrases sont imprimées dans des caractères de style et de taille différents. Certaines nous apparaissent en gras, d'autres en italique, et elles sont distribuées aléatoirement sur la page, sans organisation évidente. On pourrait ainsi établir un parallèle entre le livre dont les polices variées stimulent l'intérêt du lecteur, et le spectacle, durant lequel les

tonalités vocales varient constamment, ce qui a pour effet de conserver l'attention du public.

Avec les variations des voix se présentent des variations de jeu : les positions physiques alternent, tantôt figées, tantôt en pleine cavalcade autour des comptoirs. L'équipe de création des *Brèves...* a donc su utiliser un vaste registre des rythmes non seulement sonores, mais aussi du mouvement, allant de l'immobilité à la course effrénée.

Un univers coloré

Alors que les concepteurs auraient pu choisir de situer les *Brèves...* dans un univers hyperréaliste peuplé, par exemple, d'hommes en complet-cravate, dominé par des teintes de gris, le spectacle se tient au cœur d'un monde clownesque, fantasque. Notre première vision, au son d'une mélodie de boîte à musique, est celle d'un personnage en culottes courtes, entrant en piste dans un cercle de lumière n'ayant rien à envier aux cirques de notre enfance, tentant d'enfourcher avec force acrobaties maladroites un tricycle trop petit pour lui. Tout de suite, nous sommes plongés dans une ambiance irréelle, magique, teintée de souvenirs de jeunesse. Désirait-on évoquer la nostalgie qui envahit le buveur accoudé au comptoir ? Par la suite entrent en scène les autres comédiens ; leurs visages sont abondamment et grossièrement fardés de rouge, évoquant à la fois le faciès des clowns et les joues cramoisies des pochards. Les costumes sont très colorés, confectionnés avec des étoffes de textures différentes dont les morceaux sont agencés dans un désordre soigné. Mi-guignols, mi-clochards, les personnages ont un visage gai et un visage triste, ce qui leur permet d'interpréter autant les phrases tragiques que les blagues plus légères. Le choix de cette ambiance et de ces costumes caricaturaux, en plus d'être original, a l'avantage de rehausser l'aspect visuel du spectacle, dont le décor, malgré toute sa versatilité, était relativement sobre.

Le spectateur assiste donc à une représentation très mouvementée, stimulant autant la vue que l'ouïe, ce qui était nécessaire si on considère que le texte en soi fournissait davantage de matière que d'essor. Les costumes sont attrayants, le décor est animé, la prosodie affranchie des limites qu'on lui impose habituellement, et l'ordre de succession des textes judicieusement élaboré. Le mouvement constant résultant de toutes ces innovations a permis la mise en valeur de chaque extrait et le maintien de l'intérêt du public, qui découvre au fil des minutes de nouveaux personnages, de nouvelles intonations, de nouveaux lieux, de nouveaux thèmes. Le spectateur est entraîné dans une course rapide qui lui laisse à peine le temps de respirer. C'est ce qui lui permet d'apprécier, avec un égal bonheur, toutes ces brèves auxquelles Audubon a finalement réussi à donner vie. **j**